BUTTERICK'S

829 Canal Street
New Orleans

¶ You will always find here a complete stock of Butterick Patterns in all sizes and of the newest designs.

¶ The absolutely complete assortment we carry makes it impossible for you to be delayed in making your selection.

¶ All the latest issues of Butterick Publications are always on hand, from which you can choose the most chic and up-to-the-minute styles.

¶ We'll be glad to assist you in any way regarding the new style tendencies and advise you about selecting suitable materials, trimmings and colors.

¶ The Delineator (the Fashion Authority of the World) for August, containing the absolutely last word in fashions, is now ready.

¶ Read the astonishing article by the great Parisian fashion-creator Doeuillet on "When all the World Looks Young." Get your copy today—15c.

Don't forget this address

BUTTERICK'S
829 Canal Street
New Orleans

Call for your copy of the August Butterick Fashion Sheets. FREE on request. :: :: ::

La Prise de la Bastille 14 Juillet 1789

Cette grande journée, qui assura le triomphe de la révolution et fut comme le jugement dernier de l'ancien régime et l'inauguration de l'âge nouveau, cette victoire mémorable qui brisa pour jamais le despotisme et la vieille France, fut entièrement l'œuvre du peuple. Les hommes politiques, les sages, les habiles ,plongés dans les plus cruelles incertitudes, en voyant l'attitude menaçante de la cour et Paris enveloppé de troupes étrangères, ne prévoyaient que des catastrophes et n'eussent osé rêver une attaque, bien moins encore une victoire.

Le peuple seul eut la foi; il voulut obstinément la lutte, sentant, par une sorte d'instinct, que la terre allait se dérober sous ses pieds; et il se trouva que cette imprudence, cette témérité était la sagesse même. Sans la victoire de Paris, en effet, l'assemblée était dissoute, les patriotes anéantis, la Révolution perdue, ou tout au moins indéfiniment ajournée.

La noblesse, la cour, le parti du passé ne cachait ni ses projets ni ses espérances, et poursuivait avec une fougue insolente ses préparatifs de guerre.

"S'il faut brûler Paris, disait Breteuil, on le brûlera!" Le vieux maréchal de Broglie, l'Achille septuagénaire de la vieille monarchie, commandait les forces de la contre-révolution. Sous l'inspiration de la reine, la faction fit fabriquer secrètement une monnaie de papier (Bailly, Mémoires), c'est-à-dire, dans l'espèce, une fausse monnaie; la banqueroute allait devenir un instrument de guerre. D'un autre côté, l'agitation était extrême parmi les patriotes, qui se sentaient environnés de trahisons et de dangers. Les gardes françaises, leur attitude le dit assez, marcheront avec la nation, mais Versailles et Paris sont enveloppés de régiments étrangers; on dirait une invasion autrichienne et suisse. Royal-Cravate est à Charenton, Reinach et Diesbach à Sèvres, Nassau à Versailles, Salis-Samade à Issy; les hussards de Bercheny à l'Ecole militaire; ailleurs, Châteauvieux, Esterhazy, Roemer, etc.

Echo de l'émotion publique, l'Assemblée nationale, sur la motion de Mirabeau, demande au roi l'éloignement de ces troupes (8 juillet). Le monarque répond, quelques jours après, à cette requête par le renvoi de Necker, le ministre populaire. Cette nouvelle tombe sur Paris, le dimanche 12 juillet, comme une étincelle sur un baril de poudre. Le Palais-Royal, espèce de quartier général de la Révolution, prend une physionomie formidable.

A ce moment, il était midi, on entrait dans la canicule, un soleil ardent dardait ses feux sur les ardoises du monument royal. Tout à coup, un rayon frappe le miroir, placé au méridien du jardin et met le feu au petit canon, amusement habituel des promeneurs. Ce fut comme un signal. Dans l'élan d'une superstition héroïque, le peuple pousse un grand cri. Un jeune homme, qui n'est encore pour la foule qu'un inconnu, mais que l'histoire nommera Camille Desmoulins, se précipite du café de Foy, escalade une table avec la vigueur et l'agilité de ses vingt ans, et prononce une harangue enflammée. "Citoyens! il n'y a pas un moment à perdre. J'arrive de Versailles; Necker est chassé; ce renvoi est le tocsin d'une Saint-Barthélémy de patriotes. Ce soir, tous les bataillons suisses et allemands sortiront du Champ de Mars pour nous égorger. Il ne nous reste qu'une ressource, c'est de courir aux armes et de prendre des cocardes pour nous reconnaître... Quelles couleurs voulez-vous?... le vert, couleur de l'espérance, ou le bleu de Cincinnatus, couleur de la liberté d'Amérique et de la démocratie? — Le vert! le vert!" crie la foule. Alors le bouillant jeune homme, qui ce jour-là parlait sans bégayer, reprend d'une voix éclatante:

"Amis! le signal est donné! Je vois d'ici les espions et les satellites de la police, qui me regardent en face. Je ne tomberai pas du moins vivant entre leurs mains. Que tous les citoyens m'imitent!" Et il agite deux pistolets, met un ruban vert à son chapeau et descend de sa tribune improvisée. Une immense acclamation répond à ce brûlant appel. En un instant tous les arbres du jardin sont dépouillés de leurs feuilles, dont les citoyens se font des cocardes. On sait que, le lendemain, le vert fut abandonné, comme étant la couleur de d'Artois, et qu'on arbora les couleurs de Paris, le rouge et le bleu, auxquelles le blanc de la royauté s'ajouta ensuite pour compléter cette cocarde fameuse qui devait "faire le tour du monde," ces trois couleurs qui répondent si bien à la fameuse triade républicaine: "liberté, égalité, fraternité!" Le "bleu," symbole de l'espérance, rayon qui doit brûler, sans jamais s'éteindre, au fond du cœur et y faire éclore un jour la "liberté"; le "rouge," qui figure le sang que chacun doit toujours être prêt à répandre pour affranchir son frère gémissant sous l'oppression, "fraternité"; le "blanc," image de candeur, de pureté, d'innocence, négation de toutes les nuances, qui les renferme, les confond et les fait disparaître toutes en elle: "égalité."

Avant de poursuivre, arrêtons nous un moment sur l'improvisation enflammée de Camille, de ce collégien qui portait encore aux basques de son habit la poussière des bancs où l'on venait de lui expliquer les discours de Cicéron et les harangues de Démosthène. Nous voudrions qu'on donnât chaque année ce discours pour sujet de composition à tous les jeunes rhétoriciens de nos lycées. Après l'explosion du Palais-Royal, tout Paris est bientôt en feu. On fait fermer les théâtres, comme en un jour de deuil. Le peuple s'arme de tout ce qui lui tombe sous la main. Les bustes de Necker et du duc d'Orléans, les idoles de l'heure présente, sont promenés dans les rues, voilés de crêpes noirs. Des détachements de gardes françaises se réunissent à la foule. Une charge de dragons, commandée par le prince de Lambesc, renverse plusieurs personnes dans le jardin des Tuileries et porte l'exaspération au comble. Des engagements ont lieu sur divers points. Le feu est mis aux barrières. A 6 heures du soir, les électeurs se réunissent pour "prévenir le tumulte." Dans la nuit, ils se constituent et convoquent les assemblées de district. Par deux arrêtés, affichés dès le matin du 13, ils forment une "milice bourgeoise" pour veiller à la sûreté publique" et arrêter les "désordres." Ils interdisent les attroupements et enjoignent à tous individus munis de fusils, pistolets, etc., de les déposer dans les districts pour armer la milice. Ces représentants de la bourgeoisie parisienne, qui s'étaient si résolûment saisis du pouvoir municipal, hésitaient en ce moment suprême et reculaient devant la responsabilité d'autoriser le mouvement. Mais le peuple, tout en reconnaissant leur dictature improvisée ne suivait heureusement point leurs conseils énervants. Ce peuple, né d'hier à la vie politique montra d'autant plus d'énergie que ses représentants paraissaient plus indécis. Avec une intelligence très-nette de la situation, il sentit que le salut était dans l'action révolutionnaire et n'était que là. A toutes les exhortations, il n'opposait qu'un argument, et c'était un cri de combat: "des armes! des armes!" Le prévôt des marchands, de Flesselles, qui présidait les électeurs, ne faisait à ces demandes que des réponses évasives, ou fatiguait les citoyens en leur indiquant des dépôts qui n'existaient pas. Malgré l'ordre donné d'évacuer l'Hôtel de Ville, le peuple en remplissait toutes les salles. On délibérait sous ses yeux et sous sa pression. La nuit avait été assez calme, quoique personne n'eût dormi dans la grande cité; et le soleil du lundi 13 n'était pas encore levé, que le tocsin sonnait dans toutes les églises, pendant que le tambour assemblait les citoyens dans tous les quartiers. Des compagnies se forment confusément sous les noms de "volontaires du Palais-Royal, des Tuileries, de la Basoche, de l'Arquebuse," etc. Les femmes fabriquent des cocardes bleu et rouge; les forgerons martèlent des piques pour armer le peuple (on en forgea cinquante mille en trente six heures); dans les églises, les citoyens forment des assemblées tumultueuses pour essayer de donner une organisation régulière au mouvement, le Garde-meuble est envahi, et les quelques armes qu'il contenait sont enlevées; Saint-Lazare est forcé, et la foule y trouve une masse énorme de farine, que les bons pères (en ce temps de disette) y avaient entassée; on en charge plus de cinquante charrettes, que des hommes demi-nus et affamés conduisent fièrement à la halle; on délivre les prisonniers pour dettes, à la Force, mais le peuple réprime rudement la révolte des malfaiteurs du Châtelet, afin de bien montrer qu'il protège le malheur, mais qu'il abhorre le crime. Partout, d'ailleurs, ce peuple mettait un soin vigilant, et quelquefois cruel, pour empêcher qu'on déshonorât la cause de la Révolution; et, pour ne citer qu'un exemple, à Montmartre, les indigents employés aux ateliers de charité pendirent un pauvre diable qui avait volé une poule. Les électeurs, comme nous l'avons dit, avaient décrété la formation d'une milice bourgeoise, dans la pensée secrète de contenir le peuple, tout aussi bien que d'intimider la cour. Ils nommèrent encore un "comité permanent" pour veiller nuit et jour à l'ordre public. Evidemment, ils ne cherchaient qu'à gagner du temps, à dégager leur responsabilité, à se faire en quelque sorte pardonner leur prise de possession du gouvernement municipal. A chaque instant, ils croyaient voir arriver Broglie et les troupes étrangères; de là leurs hésitations, leur conduite longtemps équivoque, leurs mesures contradictoires et leurs fluctuations. Mais, nous le répétons, heureusement pour la Révolution, heureusement pour eux-mêmes, le peuple, trouvant en eux son principal obstacle, poursuivit sans eux l'œuvre libératrice et finit par les entraîner dans son mouvement.

D'heure en heure, les préparatifs de combat se poursuivent avec une énergie dévorante. On amène à la place de Grève tout ce qui est saisi, voitures arrêtées aux barrières, armes, sacs de blé, mobiliers et jusqu'à des troupeaux de bœufs et de moutons. Paris est un camp: les citoyens des districts, les hommes des faubourgs, la jeunesse, les élèves du Chatelet, l'école de chirurgie, Boyer en tête, toute la Basoche, affluent à l'Hôtel de ville et jurent de mourir pour la nation et de défendre Paris contre les Croates, les Allemands et les Suisses. Vers 3 heures, aux acclamations universelles, les gardes françaises abandonnent en masse leurs officiers et viennent se joindre aux citoyens. De Flesselles, pressé de toutes parts relativement au dépôt de fusils formé précédemment par Berthier, continue la dangereuse comédie de ses mystifications. Il annonce un envoi de la manufacture de Charleville. En effet, des caissons traversent la ville, portant en grosses lettres cette indication: "Artillerie." On s'en empare, on les ouvre... et on les trouve remplis de chiffons! Des cris de trahisons retentissent dans toute la ville. Mais bientôt le peuple, dont la vigilance ne dormait pas, découvre cinq milliers de barils de poudre, qu'on allait faire filer secrètement de Paris sur des bateaux, et apprend, le soir même, l'existence d'un dépôt de fusils aux Invalides. La poudre fut apportée à l'Hôtel de Ville, où un électeur, l'intrépide abbé Lefebvre d'Ormesson, au milieu des furieux qui se la disputaient, se chargea de la périlleuse mission de la garder et de la distribuer. Malgré les coups de feu qui éclataient au-dessus des tonneaux ouverts, cet homme héroïque demeura vingt heures sur ce volcan, et préserva probablement l'édifice de la ruine et des milliers de citoyens de la mort. La nuit se passa dans ces agitations formidables; toutes les maisons, illuminées inondaient de clarté la ville, qui retentissait du pas des patrouilles bourgeoises et du bruit des marteaux forgeant les piques sur l'enclume. Au milieu de ces événements, Besenval et ses Suisses n'avaient pas bougé du Champ de Mars et de l'école militaire; Broglie n'avait pas donné d'ordre. Cette inaction inconcevable tenait sans doute à l'anarchie qui régnait dans le conseil (où un seul point était bien arrêté, la dissolution de l'Assemblée nationale), et probablement aussi aux illusions de la cour, qui ne voyait qu'avec mépris ces mouvements populaires et n'admettait pas que la pacifique population de Paris pût opposer une résistance sérieuse, d'autant plus que l'on comptait sur un terrible auxiliaire, la famine; car on interceptait, depuis la veille, les convois de vivres et de farine. L'Assemblée nationale, environnée de hordes étrangères, menacée de dissolution et d'enlèvement, désarmée, sans autre appui que la loi, n'ayant obtenu du roi qu'une réponse sèche et hautaine à ses réclamations, avait conservé la plus haute attitude et décrété solennellement: 1o. que Necker emportait les regrets de la nation. 2o qu'elle ne cessait d'insister sur l'éloignement des troupes étrangères; 3o que les conseils du roi, de "quelque rang" qu'ils pussent être, étaient personnellement responsables des malheurs qui pourraient arriver; 4o que nul pouvoir n'avait droit de prononcer l'infâme mot de "banqueroute" et de manquer à la foi publique.

En de telles circonstances, rien de plus majestueux sans doute que ces déclarations énergiques; mais il est évident qu'il fallait le soulèvement et la victoire de Paris pour leur donner un effet dans le présent et un écho dans l'avenir. Et cependant, dans la grande Assemblée, personne peut-être n'eût osé conseiller de recourir à de telles extrémités.

L'aube du 14 se leva lumineuse et sereine sur Paris, pour éclairer le plus grand événement des temps modernes. Hier, on ne songeait encore qu'à se défendre; aujourd'hui, on sent que l'attaque est la seule voie de salut. La ville, cernée par des campements barbares, est menacée tout à la fois de la famine et de l'extermination. Il faut vaincre, et vaincre en un seul jour. Le mouvement avait été jusqu'alors confus, désordonné, le voici qui se dessine avec une physionomie terrible, qui se précise et s'accentue avec une netteté formidable. Une idée s'était levée sur Paris avec le jour, une lumière avait frappé tous les esprits; un seul cri retentit dans les rues de la grande cité: "A la Bastille!"

Cependant, la plupart des citoyens n'avaient point de fusils. Malgré le camp du Champ de Mars, on se précipite aux Invalides, gardés par le vieux Sombreuil et défendus par du canon.

Avant 9 heures, trente mille hommes étaient sur l'esplanade. En tête, était le procureur de la ville, Ethis de Corny, que le comité des électeurs n'avait osé refuser. Cette foule était l'élite du peuple, de la jeunesse et de la bourgeoisie, la fleur de la cité. On y voyait le curé de Saint-Etienne-du-Mont, marchant intrépidement à la tête de son district; les élèves de la Basoche, avec leur vieil habit rouge; Camille Desmoulins et ses volontaires du Palais-Royal, qui ne l'avaient pas quitté un seul instant; les gardes françaises, les corps de métiers, les écoles, etc. Sombreuil arrêta quelque temps la foule à la grille, par des pourparlers captieux. Heureusement, quelques citoyens plus clairvoyants empêchèrent le peuple d'être ainsi mystifié; à leur voix on se jette dans les fossés, on désarme les sentinelles, on envahit l'hôtel. Vingt huit mille fusils furent trouvés dans les caves, cachés sous la paille, et enlevés avec vingt pièces de canon. Et maintenant, Paris est armé; les Allemands peuvent venir! Les rues, les quais, les ponts, les boulevards, ressemblent à une mer écumante, soulevée par tous les vents, des pavés sont montés dans les maisons; les rues sont barricadées; les femmes, signe caractéristique, acclament les combattants et distribuent des cocardes; les volontaires nationaux s'organisent; les gardes françaises enseignent hâtivement aux citoyens le maniement du fusil, et partout, et toujours, retentit le même cri, qui sort de la poitrine d'un peuple entier: "A la Bastille!" La foule le crie à la foule; les enfants le répètent au milieu des transports; les échos de la cité le répercutent avec une sonorité terrible; et dans les éclatantes vibrations du tocsin qui sonnait à tous les clochers, tous entendaient distinctement l'airain mugir dans ia nue "A la Bastille!"

"Et qu'importait la Bastille à ce peuple ont répété les sceptiques, les petits esprits. Les hommes du peuple n'y entraient presque jamais: c'était une prison en quelque sorte patricienne. La Bastille des pauvres, c'était Bicêtre..."

Mais c'est là précisément ce qui fait la grandeur de ce mouvement; l'âme de la France éclate ici dans sa bonté héroïque, dans sa droiture et sa générosité. Rien d'exclusivement personnel dans ce magnifique élan. Ce qui fait explosion dans le cœur du peuple, c'est le sentiment de la justice, la haine du despotisme; ce qui parle c'est la voix de l'humanité, le cri de la miséricorde et de la pitié. La Bastille avait son histoire mystérieuse et lugubre, que tous connaissaient par une tradition de terreur et de haine. Prison, forteresse et tombeau, instrument de tyrannie, elle était maudite de père en fils par tous ceux qui, chaque jour, passaient et repassaient dans l'ombre de ses huit tours. Le monde entier partageait cette haine; Bastille et despotisme étaient, dans toutes les langues, deux mots synonymes. La terre était couverte de bastilles; mais celle-là, c'était la Bastille par excellence, tout à la fois un symbole et une réalité terrible. A la nouvelle de sa ruine, toutes les nations se crurent délivrées. Sans parler des drames lugubres des vieux temps, passés à l'état de légendes, les révélations de Linguet, de Mirabeau, la lamentable histoire de Latude, la multiplication des lettres de cachet, l'emprisonnement des philosophes et des libres esprits, tant d'odieuses persécutions de famille, avaient augmenté l'horreur publique. Chose étrange sous le règne de Louis XVI, cette prison avait été moins peuplée, mais le régime était devenu plus dur; le jardin avait été supprimé, la promenade ôtée aux prisonniers, la ration de bois tellement diminuée qu'on y mourait de froid en hiver, tandis que, par la rapacité du gouverneur, on y mourait de faim en toute saison. En 1784, on avait arraché au roi, en même temps que la délivrance de Latude, une ordonnance qui prescrivait aux intendants de ne plus enfermer personne à la requête des familles, "sans raison motivée, et sans que le temps de la détention demandée fût indiqué. Ceci passa pour une grande réforme; et il y eut des gens pour trouver que c'était le renversement de tous les principes. On peut juger de ce qui se passait auparavant. Mais cette ordonnance même était lettre morte; les maîtresses des ministres, le lieutenant de police, les commis même et les espions continuaient à vendre des lettres de cachet, au prix déterminée par le cours, car cela était coté comme toute autre valeur. La liberté, la vie des citoyens, était une marchandise, dont on trafiquait à bureau ouvert.

La Bastille était donc condamnée dans l'opinion publique, et condamnée depuis longtemps. Aux motifs que nous verons d'indiquer, il faut encore ajouter que la vieille forteresse "écrasait" la rue Saint-Antoine ce faubourg, suivant l'énergique expression de Linguet, et qu'elle dominait Paris. Sa destruction était donc une bonne opération stratégique, en même temps qu'elle était une œuvre de haute moralité. Le règne de la justice et de la loi ne pouvait s'inaugurer d'une manière plus éclatante que par la ruine de cette caverne de l'arbitraire et de la tyrannie.

Cependant, dès neuf heures, au bruit du tocsin et de la générale, tout Paris roulait comme un torrent vers la Bastille. Le gouverneur, de Launay, avait, depuis plusieurs jours, fait ses préparatifs de défense. Outre les quinze canons braqués sur les tours, il en avait placé dans la cour intérieure.

Les meurtrières, les embrasures, avaient été préparées pour la défense et garnies de fusils de rempart, qu'on nommait les "amusettes du comte de Saxe." Six voitures de pavés, de boulets et de ferailles avaient été montées dans les tours pour écraser les assaillants. Quatre cents biscayens, quatorze coffrets de boulets ensabotés, trois mille cartouches, complétaient le matériel de la défense. La garnison n'était que de cent quatorze hommes, dont trente-deux suisses de Salis-Samade et quatre-vingt-deux invalides, d'ailleurs tous soldats aguerris; mais cette faible garnison était suffisante pour la défense, et derrière les meurtrières et les doubles et triples grilles, elle pouvait en toute sûreté faire un affreux carnage des assiégeants. La forteresse était, en réalité, imprenable pour le peuple, qui n'avait ni le temps, ni les moyens de faire un siège régulier; et ses batteries pouvaient aisément démolir le Marais, le quartier et le faubourg Saint-Antoine. Aussi, ces terribles éventualités troublaient-elles le comité de l'Hôtel de ville, qui envoya une députation au gouverneur pour lui promettre qu'on ne l'attaquerait pas s'il retirait ses canons et ne commençait point les hostilités. C'était s'avancer beaucoup et disposer assez légèrement de l'indignation populaire. Un homme plus hardi, Thuriot de la Rozière, électeur de Saint-Louis-la-Culture, et plus tard conventionnel, vint audacieusement, au nom de son district, sommer le gouverneur de rendre la forteresse. Il est introduit, il étonne, il effraye de Launay, il ébranle la partie française de la garnison, il demande enfin que la milice bourgeoise soit admise à occuper la Bastille conjointement avec la troupe. Mais déjà cette combinaison n'était plus à la hauteur des circonstances et Thuriot, en se retirant, fut menacé par le peuple, qui ne voulait pas qu'on occupât la Bastille, mais qu'on la détruisît. Peu d'instants après, l'action s'engagea. Quelques citoyens courageux, s'introduisant par le petit toit d'un corps de garde, parviennent à sauter dans la première cour et brisent à coups de hache les chaînes du pont-levis. La foule se précipite. On n'était encore que dans la cour intérieure, celle où le gouverneur avait son hôtel. Une longue avenue conduisait au fossé et au pontlevis de la Bastille. Des meurtrières et du sommet des tours, un feu terrible moissonnait les assaillants, dont les coups ne pouvaient atteindre la garnison derrière ses épaisses murailles. Un funèbre enthousiasme s'était emparé des citoyens, et, de minute en minute, la foule augmentait autour de la vieille forteresse, on y voyait jusqu'à des prêtres et des femmes.

Une deuxième députation des électeurs qui vient sommer de Launay de recevoir un détachement de la milice pour garder la place de concert avec la garnison, ne peut pénétrer jusqu'à lui. En ce moment, le peuple met le feu à plusieurs voitures de fumier, pour incendier les bâtiments qui masquent la forteresse, et pour asphyxier les assiégés. Des fenêtres et des toits des maisons voisines, on tirait sans interruption. Mais tout cela n'amenait aucun résultat. Une troisième députation des électeurs se présente, en agitant un drapeau de paix. La garnison arbore un drapeau blanc sur la plate-forme et les soldats renversent leurs fusils. En cet instant, suivant quelques récits contemporains, un officier suisse aurait fait passer, par un créneau, un billet ainsi conçu: "Nous avons vingt milliers de poudre, et nous ferons sauter le fort, la garnison et tout le quartier, si vous n'acceptez pas la capitulation." Une planche avait été jetée sur le fossé. Un homme s'élance sur ce pont, et tombe, frappé d'un coup de feu, dit-on. Un autre le remplace (les uns nomment Maillard, les autres Elie), et parvient à saisir le billet. Les commissaires de l'Hôtel de ville, confiants dans les démonstrations pacifiques de la garnison, engageaient déjà le peuple à se retirer, lorsque, tout à coup, une décharge de mousqueterie partit du fort et fit un grand ravage parmi les citoyens. Vraisemblablement, c'étaient les suisses, qui étaient en bas avec de Launay, qui avaient tiré, sans tenir compte des signes de paix et de fraternité que faisaient les invalides. Mais la garnison entière subit la solidarité de cet acte sanglant. L'exaltation du peuple tourne à la fureur; un mot fut dit, que tous répétèrent: "Nos cadavres combleront les fossés!" Et, sans se décourager jamais, ils se ruaient obstinément à travers la fusillade contre ces tours meurtrières, pensant qu'à force de mourir ils arriveraient à les renverser. Enfin, les gardes françaises forcèrent les commandants de ville à donner cinq des canons qui avaient été amenés des invalides, et les mirent en batterie devant le pont-levis de la forteresse.

Cependant, à l'intérieur de la Bastille, le trouble et la confusion étaient parmi les assiégés. La honte de cette guerre sans danger, l'horreur de verser le sang français, qui ne touchait guère les suisses, finirent par faire tomber les armes des mains des invalides. Leurs sous-officiers supplièrent le gouverneur de cesser un carnage odieux et une résistance dont on pouvait prévoir l'inutilité. D'ailleurs, si l'on avait d'immenses munitions, on manquait de vivres, et le flot sans cessé grossissant de la multitude, l'ardeur et l'exaltation des assiégeants, montraient assez que c'était Paris tout entier qui voulait invinciblement la chute de la Bastille. Mais les suisses voulaient continuer la lutte. De Launay se sentait personnellement haï, non-seulement pour le sang qu'il venait de répandre, mais encore pour ses persécutions envers les prisonniers, pour ses infâmes spéculations sur la faim (les terribles Mémoires de Linguet

VOTRE ENFANT DEVRAIT APPRENDRE

ce qui le ou la mettra en position de gagner un bon salaire. Il y a une demande constante et qui augmente chaque jour pour les bons sténographes.

PARAGON STENOGRAPHIE est une merveilleuse amélioration dans cet art. On peut l'apprendre dans une semaine, et au bout de quelques semaines l'élève posséde assez de vitesse pour prétendre à une situation.

Nos diplomés — jeunes gens et jeunes filles — sont employés par les corporations et maisons de commerce les plus importantes de la ville, étant payés $60, $75, $100 et plus par mois.

Les Sœurs Dominicaines, de l'Académie Ste Agnes, Memphis, Tenn., nous ont écrit ce qui suit:

"Notre classe fait beaucoup de progrès avec la méthode de sténographie **Paragon.** Les jeunes filles aiment à l'étudier. Nous remercions Dieu d'avoir vécu assez longtemps pour voir le jour où la sténographie est devenue si facile à apprendre, donnant ainsi la chance à celles qui ont besoin de prétendre à une situation honorable.

"Puisse Dieu bénir l'auteur de la méthode **Paragon** de tous ses dons les meilleurs."

Venez nous voir et prendre le nom des gradués ainsi que les places qu'ils occupent. Vous en connaissez certainement plusieurs.

PARAGON SHORTHAND INSTITUTE

(A. LICHTENTAG, Prop.)

1434-1436 RUE CAMP. NOUVELLE ORLEANS, LNE.

Le tramway Magazine, montant la rue Camp de la rue Canal, vous amènera à notre porte en trois ou quatre minutes.

Nous Garantissons

L'Excellence, la Pureté et la meilleure Qualité de toutes les denrées, et articles que nous vendons

Jamais de fausses représentations

Si pour quelque raison que ce soit, vos achats ne sont pas tels que nous les avançons, nous vous prions de nous les renvoyer à nos frais.

A. M. et J. Solari, Ltd.

EPICERIE.

Angle des rues Royale et Iberville et Enc. des avenues St. Charles et Louisiane.

Quincaillerie, Coutellerie, Peintures, Huiles, Carreaux de Vitre, Tapisserie, Etc.

G. PITARD'S SONS

1031 Rue du Canal